

CLAUDINE DOUVILLE

La
Louve
des
mers

Libre  Expression

CLAUDINE DOUVILLE

La
Louve
des
mers

Roman

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*Aux deux femmes de ma vie, ma mère Simone
et ma sœur Guilaine. Je vous aime.
Et à Sylvie R. bien sûr,
sans qui rien de tout cela ne serait arrivé.*

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Le port de La Rochelle grouillait d'activité. Alors que, à bord du *Lady Belle*, on se préparait à jeter l'ancre dans la baie, l'entrée du port étant trop étroite pour les grandes vergues des navires marchands, Sean Galligan s'était appuyé au bastingage du bateau et regardait d'un œil intéressé les manœuvres des navires tout autour. Le *Lady Belle* se faufilait avec une étonnante souplesse entre les autres bateaux déjà à l'arrêt et s'approcha doucement de son lieu d'ancrage. Des matelots couraient sur le pont et plusieurs d'entre eux s'affairaient autour des marchandises à transférer sur les barges qui les amèneraient vers le quai, opération qui retardait le contact espéré de Galligan avec la terre ferme. La matinée était belle en ce jour de juin 1683, et le soleil donnait à la scène un air joyeux. Les goélands sillonnaient le ciel, l'œil attentif, cherchant toute trace de nourriture ou de détritiques qui pourrait calmer leur insatiable appétit.

De nombreux marchands attendaient sur le quai le déchargement des cargaisons des navires ancrés, et quelques femmes discutaient fermement près du bateau de pêcheurs qui venait tout juste d'accoster, les filets débordant de poissons. Galligan put se faufiler sur la première barge et se retrouva coincé entre des barils de whisky écossais et d'immenses caisses destinées aux notables de la ville. Il perdit l'équilibre lorsque la barge cogna durement le quai, ce qui valut à celui qui la manœuvrait une bordée d'injures de la part du quartier-maître qui l'accompagnait. Indifférent à la dispute, Galligan s'empressa de monter à l'échelle et finalement mit pour la première fois le pied en sol français.

Il s'élança avec délice sur cette terre battue, plancher solide qui ne se dérobaît pas sous ses pieds et qui le laissait déambuler à sa guise et non au gré des humeurs de la mer. Jamais il n'avait pensé apprécier autant le crissement du sable et des cailloux sous ses bottes.

La traversée de l'Irlande à La Rochelle lui avait paru longue, et il n'était décidément pas fait pour la vie en haute mer. Il aimait cent fois mieux les terres de sa ferme d'élevage. Au spectacle des moutons des vagues, il préférait, et de beaucoup, celui des siens broutant paisiblement leur pâturage !

C'était pour affaires que Galligan s'était lancé dans cette aventure. Il croyait fermement qu'il pourrait établir une liaison commerciale intéressante entre lui et les commerçants français, et venait offrir aux marchands de tissu de la région quelques échantillons de la laine de ses moutons, la plus belle de toute l'Irlande, affirmait-il. De plus, cette fin de XVII^e siècle lui paraissait particulièrement propice à l'essai de nouvelles approches, même si les perpétuels conflits entre la France et l'Angleterre rendaient parfois le commerce maritime un peu risqué.

Il y avait une bonne entente entre l'Écosse, l'Irlande et la France, renforcée par le rôle que celle-ci avait joué dans la tentative de remettre sur le trône d'Angleterre Jacques II, plus ouvert à la France et aux autres pays du Royaume-Uni que Guillaume III, surnommé Guillaume d'Orange. La tentative avait échoué et Guillaume d'Orange était toujours au pouvoir, tandis que Jacques II s'était réfugié en France. Mais dans ce conflit, la France, l'Irlande et l'Écosse avaient tissé des liens plus étroits, et même si la course¹ profitait aux coffres de leur État, jamais un navire de l'un de ces trois pays n'en aurait attaqué un autre. Ce n'était pas suffisant pour garantir la sécurité aux marchands sur les mers, mais c'était toujours ça de pris.



1. Course : opération d'un navire corsaire (*NDA*).

Ayant toujours eu la curiosité des choses, Galligan avait appris quelques rudiments de français. S'il était loin de pouvoir se lancer dans une grande discussion philosophique, il pouvait se débrouiller dans une conversation simple et était convaincu de pouvoir vanter avec justesse les mérites de sa laine. Déambulant au hasard des rues qui bordaient le port, il poussa la porte d'une auberge, le Faisan doré, pour aller y manger un morceau. Après toutes ces journées à s'alimenter du bout des lèvres, à une table où les assiettes dansaient au rythme des vagues et où son estomac en battait la cadence, il avait envie d'un bon repas.

Choisissant une table placée près de la vitrine, il s'installa et héla l'aubergiste.

— Apportez-moi un pot de café et un bon *breakfast*, demanda-t-il. Quelque chose de solide, je suis très faim, ajouta-il avec un sourire.

Passant un coup de torchon sur la table, l'aubergiste lui répondit :

— Sans problème, monsieur. Vous venez d'arriver, à ce que je vois. L'air du grand large, ça ouvre l'appétit. Laissez-moi dix minutes et vous aurez un petit déjeuner dont vous me direz des nouvelles.

Et là-dessus, il fila rapidement à la cuisine, pressé de donner satisfaction à son client.

Dans un grand nuage odorant, le café arriva sur la table. S'en servant une tasse fumante, Galligan le savoura les yeux mi-clos, renfoncé dans son siège. C'était un homme de haute stature, au regard paisible et aux bras puissants. Ses cheveux bruns avaient des reflets roux dans le soleil de juin et ses yeux gris-bleu détaillaient avec intérêt la pièce où il se trouvait. Sa tasse disparaissait presque entre ses mains, de larges mains rudes habituées au travail, mais qui pouvaient aussi se faire toutes douces pour aider une brebis à agnelier.

— Et voilà, monsieur !

L'aubergiste le sortit de ses pensées en déposant devant lui un petit déjeuner copieux, fait de quelques œufs, de deux épaisses

tranches de lard, d'une petite miché de pain noir et d'un morceau de fromage de chèvre.

— Si vous avez besoin d'autre chose, vous n'avez qu'à m'appeler, dit le petit homme grassouillet en s'éloignant vers la cuisine.

Galligan mangeait avec appétit quand une jeune femme entra d'un pas ferme dans l'auberge. Elle semblait bien connaître les lieux puisqu'elle se dirigea sans hésiter vers la cuisine, appelant d'une voix claire :

— Maître Léonard ! Maître Léonard !

— Oui, oui, répondit celui-ci, affairé auprès de ses fourneaux.

Puis il apparut en essuyant ses mains sur son tablier.

— Ah, c'est toi, Marianne. Que puis-je faire pour toi ?

— J'arrive de chez le boucher, je voulais lui acheter un gigot d'agneau, mais il m'a dit que vous lui avez tout pris ce matin. Je voulais le préparer pour l'anniversaire de mon père, que je fête ce soir. J'ai pensé venir vous voir, peut-être accepteriez-vous de m'en vendre un si vous n'êtes pas trop à court ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Maître Léonard se gratta la tête, les sourcils froncés, broussailleux témoins de son embarras.

— Ben, c'est que l'agneau est au menu de ce soir, et peut-être y aura-t-il beaucoup de monde, un bateau marchand est arrivé ce matin. Même que j'ai déjà un client, ajouta-t-il en pointant Galligan du menton.

Tandis que Marianne tournait la tête vers lui, Galligan s'empressa de remettre le nez dans son assiette, lui qui n'avait pas quitté la jeune fille des yeux depuis qu'elle était entrée dans l'auberge.

Mais déjà elle se désintéressait de ce client attablé devant son petit déjeuner.

— S'il vous plaît, maître Léonard. Tenez, pour votre peine, je vous inviterai à la fête ! dit-elle en riant.

Il n'avait d'ailleurs jamais été question qu'il n'y assiste pas.

— Marianne, Marianne, comment faire pour te résister ? Soit ! Mais je ne veux rien, s'empessa-t-il d'ajouter alors que la jeune femme tirait une aumônière de sa poche. Disons que ce sera ma contribution à la fête et mon cadeau d'anniversaire à ton père, qui est un homme que j'estime bien.

— Oh, je vous adore ! lui répondit Marianne en se jetant à son cou.

Et elle lui plaqua un baiser sonore sur la joue.

— Ça va, ça va ! fit-il en se dégageant, légèrement embarrassé. Pas d'épanchements devant la clientèle...

Marianne éclata de rire et, s'empressant vers la porte, précisa :

— Alors je vous attends ce soir vers sept heures, merci encore !

L'instant d'après, elle avait disparu.



Après avoir terminé son repas, Galligan paya l'aubergiste et retourna au bateau chercher ses échantillons de laine. Il était temps de se remettre au travail et de commencer sa tournée des marchands de tissu.

Dans les trois premières boutiques qu'il visita, on démontra un intérêt poli mais sans plus. Il réussit néanmoins à arracher un bon de commande à un gros homme ronchonneur, lui promettant un prix dérisoire si cette commande était suivie de plusieurs autres.

La matinée passa rapidement et Galligan, qui avait retrouvé son bel appétit depuis qu'il était sur le plancher des vaches, sentait poindre à nouveau une petite faim. *Une dernière visite, se dit-il, et je retourne à cette auberge sympathique.*

Il s'arrêta devant la vitrine d'une boutique fort accueillante, toute pimpante avec ses volets verts et son bac à fleurs regorgeant de marguerites naines. Sur la vitrine, on avait peint à la main « Verger et fille, tissus ».

« *Et fille* » ? remarqua-t-il en lui-même, pensant voir une faute d'orthographe, *je croyais que ça s'écrivait avec un seul « l » et un « s » à la fin.*

Il poussa la porte, qui fit sonner une clochette au-dessus de sa tête. Il n'y avait personne derrière le comptoir. Galligan en profita pour étudier les lieux et tout de suite l'intérieur du magasin lui plut. Les étagères disposées sur les murs regorgeaient d'étoffes de toutes sortes. Les tissus les plus précieux étaient placés dans une armoire vitrée dont le chêne ouvragé des portes ajoutait à l'exotisme de la marchandise. On avait aussi suspendu au plafond quelques tapisseries délicatement travaillées et deux tapis dont l'origine orientale ne faisait aucun doute. Absorbé dans son étude des lieux, Galligan n'avait pas entendu venir la jeune femme qui s'adressa à lui.

— Bonjour, puis-je vous aider ?

Se retournant brusquement, il eut la surprise de se retrouver face à la jeune fille qu'il avait vue à l'auberge, celle que maître Léonard avait appelée Marianne. Si, de loin, il avait été charmé par son allure, il en perdit ses moyens lorsqu'elle fut devant lui. Elle le regardait, légèrement intriguée par ce géant embarrassé. Un léger sourire flottait sur ses lèvres pleines, et dans son regard noisette on pouvait lire un certain amusement. Loin d'être coquette, Marianne était néanmoins consciente de l'effet qu'elle produisait sur les hommes. Sa silhouette élancée aux courbes flatteuses lui avait valu bien des sifflements admiratifs dans les rues. Ses cheveux brun clair étaient noués par un simple ruban sur sa nuque, et quelques mèches rebelles s'en échappaient. Sean Galligan tomba, à cet instant précis, éperdument amoureux.

— Monsieur ? dit à nouveau Marianne.

— Je... je voudrais voir le boutique patron, réussit-il à articuler.

— Mon père n'est pas là pour l'instant, mais comme nous sommes associés, peut-être pourrais-je vous être utile ?

Galligan comprit tout à coup le « et fille » de la devanture. Retrouvant progressivement son aplomb, il lui expliqua le but de

sa visite. Ils s'installèrent au comptoir, où il déballa ses échantillons de laine et vanta avec tant d'emphase son produit que la jeune fille partit d'un grand éclat de rire.

— Diantre, monsieur ! On dirait que ces moutons sont vos enfants et que vous me montrez là le résultat de leur travail.

— C'est un peu ça, miss, et je assure vous que *nowhere* ailleurs dans le monde vous ne trouverez plus belle laine que *that one*. D'ailleurs, *if I may*, j'aime vous offrir quelque chose.

Il fouilla dans le fond de son sac et en tira un magnifique châle de laine d'agneau.

— Ce serait grand honneur pour moi si vous acceptez ce petit cadeau...

Marianne rougit à la fois de plaisir et de confusion. La grande simplicité de cet homme la touchait.

— Monsieur, c'est une pièce superbe, vous pourriez en tirer un bon prix...

— Mais il vous va si bien, insista-t-il en le lui passant autour des épaules.

L'instant avait quelque chose de magique et ce fut au tour de Marianne d'être à court de mots. Son père la tira d'embarras en choisissant ce moment pour revenir à la boutique. C'était un homme plutôt petit et, si sa fille le dépassait de quelques pouces, il arrivait à peine à la poitrine du géant Galligan. Mais nullement troublé par cette différence de taille, dont il avait l'habitude, il compensait ces pouces manquants par une assurance et un aplomb qui désarmaient parfois.

— Ah ça, ma fille, on a de la visite ! lâcha-t-il en entrant dans la pièce.

— Père, s'empressa de dire Marianne pour cacher son trouble, laissez-moi vous présenter monsieur... et elle s'aperçut qu'elle ne connaissait même pas son nom.

— Sean Galligan, enchaîna ce dernier en s'inclinant. Je suis marchand de laine et je étais en train de montrer mes échantillons à votre fille.

— Plus que des échantillons, me semble-t-il, répliqua M. Verger en tâtant le châle que Marianne avait sur les épaules, mais c'est bien là de la belle laine. Passez à l'arrière-boutique, nous allons discuter affaires.

Marianne accompagna les deux hommes, mais dut revenir dans le magasin pour servir quelques clients. Elle se trompa deux fois en calculant le nombre de pieds que Mme Beaudouin demandait, gâcha la bordure d'un tissu en le coupant tout de travers, tendue qu'elle était à tenter de saisir des bribes de la conversation des deux hommes dans l'arrière-boutique. Elle les entendait discuter sans comprendre ce qu'ils disaient et c'était très agaçant de ne pas savoir pourquoi ils éclataient de rire à tout bout de champ ! Puis ils revinrent dans la boutique.

— Marché conclu, donc ! dit le père de Marianne en serrant la main de Galligan. Je réserve votre production de laine de cette année, et si les affaires vont comme je l'espère, vous deviendrez mon fournisseur exclusif.

Galligan était enchanté. Il avait réussi en une seule matinée à atteindre le but de son voyage. *Et peut-être même plus*, songea-t-il en contemplant Marianne.

— Je retourne au bateau, pour voir que la cargaison que j'apporte vous sera livrée au plus tard demain, dit-il à M. Verger. Je suis certain que nous pourrons entendre nous à vermeille.

— À merveille, corrigea Marianne en éclatant de rire.

Les deux hommes se serrèrent la main et Galligan se retourna vers Marianne, sous les yeux de son père qui ne perdait rien de la scène.

— Miss, j'espère que nous aurons l'occasion de revoir nous bientôt...

Marianne rougit légèrement sous ce regard bleu qui l'enveloppait tout entière.

— Bien sûr ! Ce sera un plaisir... s'entendit-elle répondre.

Sean Galligan sortit de la boutique. Il était à peine au bout de la rue que Marianne criait à son père :

— Je vais chercher du pain !

Et sans entendre ses protestations – il en avait rapporté le matin même –, elle s'élança dehors. Galligan était déjà loin, marchant d'un pas rapide à longues foulées. Marianne dut courir pour le rattraper.

— Monsieur Galligan ! Monsieur Galligan !

Surpris de s'entendre interpellé dans une ville où il n'était pas connu, Galligan se retourna et vit Marianne accourir vers lui, les cheveux répandus sur le châle qu'elle avait toujours à ses épaules. Elle tenait à la main le ruban qui avait glissé de ses cheveux dans sa course. Légèrement essoufflée, elle s'excusa.

— Pardonnez-moi de vous courir après comme cela mais j'ai pensé que, puisque vous êtes seul dans une ville inconnue et que vous allez maintenant faire affaire avec nous, vous aimeriez peut-être venir à la petite fête que j'ai organisée pour l'anniversaire de mon père ce soir, défila-t-elle d'un seul trait. Je suis certaine que ça lui ferait plaisir de vous y voir... et à moi aussi, ajouta-t-elle.

Galligan sourit de toutes ses dents.

— Ce serait pour moi un vrai plaisir, répondit-il. À sept heures ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna-t-elle.

En riant, il enchaîna :

— J'ai entendu vous le dire à l'auberge, et je même savoir qu'il y aura du gigot d'agneau au menu.

Ce fut au tour de Marianne de rire.

— Alors, c'est d'accord. À ce soir !

Et elle repartit en courant.



Il restait à peine quelques traces de soleil dans le ciel quand Galligan se présenta chez les Verger. Pressentant que sa vie allait prendre un cours nouveau, il savourait la fraîcheur de la soirée naissante et prenait bien son temps, attentif aux sons et aux odeurs qui tapissaient la ville. Lui qui n'avait jamais aimé que la campagne et ses verts pâturages, il appréciait aujourd'hui l'agitation

citadine, la découvrant même pleine de charme. Il prenait plaisir à entendre les discussions autour de lui et la langue française sonnait ce soir-là comme un poème à ses oreilles.

Arrivé devant la boutique, il entendit des rires et de la musique venant de l'arrière-cour. M. Verger et sa fille habitaient une jolie maison attenante à la boutique, dont Galligan trouva l'entrée sans peine. On avait dressé quelques tables dans le jardin et déjà quelques invités trinquaient à la santé du fêté. Ce fut ce dernier qui aperçut Galligan.

— Ah ça, pour une surprise ! Monsieur Galligan, venez vite me rejoindre, s'écria M. Verger, sincèrement content d'avoir reconnu l'Irlandais. Marianne, cria-t-il, sers à boire à notre invité !

Marianne apparut portant entre ses mains un cabaret chargé de pots à bière. Elle était vêtue d'une simple robe blanche, cintrée à la taille et au corsage légèrement échancré. Des manches bouffantes lui arrivaient aux coudes, laissant voir ses bras fins, délicatement hâlés par le soleil de La Rochelle.

Galligan s'approcha d'elle et lui retira le plateau des mains.

— Permettre-moi de vous aider...

— Monsieur Galligan, quel plaisir de vous voir ! Laissez-moi vous présenter à tout le monde.

Et Marianne le prit par le bras, faisant la tournée des amis de son père, qui s'empressèrent de vider le cabaret de pots à bière du garçon de table improvisé. Galligan reconnut maître Léonard. Les deux hommes se serrèrent la main, contents de se rencontrer à nouveau.

— Alors on découvre les charmes du pays, lui dit le sympathique aubergiste avec un clin d'œil.

— Maître Léonard, voulez-vous bien vous taire ! protesta Marianne, emmenant Galligan plus loin.

La jeune fille installa l'Irlandais à la droite de son père à la table. Le dîner se passa agréablement, les histoires fusant d'un côté et de l'autre. Le vin arrosait généreusement ces propos qui se faisaient maintenant joyeusement égrillards, mais plus proches de la drôlerie que du mauvais goût.

Galligan était charmé par ces gens simples qui lui offraient si spontanément leur amitié. Tourné vers M. Verger, avec qui il était en grande conversation, il avait toujours Marianne dans son champ de vision, elle qui était assise à la gauche de son père. Il ne pouvait s'empêcher de glisser sans cesse son regard vers elle, ce que ne manqua pas de remarquer M. Verger.

— Elle est bien jolie, ma Marianne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il sans attendre de réponse. Le vrai portrait de sa mère. Ah ! Si elle était encore avec nous, celle-là...

— Que lui est-il arrivé ? ne put s'empêcher de demander Galligan.

M. Verger devint subitement triste, les nombreuses coupes de vin qu'il avait bues exacerbant ses émotions.

— Une mauvaise grippe l'a emportée il y a dix ans. Elle m'a laissé seul avec Marianne. Mais il n'y a pas une journée qui passe sans que je la regrette encore, dit-il écrasant une larme furtive au coin de l'œil.

Galligan ne savait trop quoi ajouter, un peu mal à l'aise devant l'émotion de son hôte. Voulant faire diversion, il se souvint qu'il lui avait apporté un cadeau.

— Mister Verger, je oublier, j'ai petit quelque chose pour vous.

Il sortit de sa poche un paquet soigneusement ficelé et le remit au père de Marianne.

— Ah ça, merci bien ! Qu'est-ce que c'est ? dit ce dernier en défaisant l'emballage. Eh bien, Galligan, vous connaissez tous mes vices ! s'exclama-t-il, heureux de découvrir une superbe pipe en écume de mer que Galligan avait achetée dans une boutique du port. Merci mille fois ! ajouta-t-il en lui assénant dans le dos une claque d'une surprenante vigueur pour un homme de sa taille. Laissez-moi aller la montrer à Gontran, c'est un grand amateur de pipes.

Tandis qu'il se levait pour se rendre à l'autre bout du jardin, les musiciens reprirent leurs instruments après avoir fait une petite pause pour se nourrir eux aussi. La musique joyeuse, entraînante, poussa la plupart des invités à se lever pour faire

une farandole. Emportée par la vague, Marianne accrocha au passage Galligan, qui n'eut d'autre choix que de suivre le mouvement. Il régnait un bel esprit sur la fête, et tous les invités avaient à cœur de bien s'amuser. Cet enthousiasme était contagieux et bientôt Galligan se sentit à son tour envahi par l'euphorie. Il y avait quelque chose de féerique dans l'air de cette soirée.

Le rythme de la musique changeant, la farandole se défit, cédant la place aux couples qui sautaient maintenant sur les accords d'un rigaudon endiablé. On dansait avec l'un et l'autre, et Galligan eut le plaisir de faire quelques pas avec la plupart des dames présentes, grosses ou petites, jeunes ou d'âge respectable. Mais son regard cherchait sans cesse Marianne. Elle était à ses yeux, et à ceux de bien d'autres, la plus belle de toute la fête. Son charme agissait sur chacun des invités.

Jamais encore Galligan n'avait senti pareil attrait pour une femme. Jusqu'alors, sa vie s'était déroulée paisiblement à la ferme, en compagnie de son frère avec qui il élevait un vaste troupeau de moutons. Mais aujourd'hui, la ferme irlandaise lui paraissait très loin et sa vie ne semblait tenir qu'à ce moment présent. Troublé, Galligan se demandait par quelle magie Marianne avait effacé d'un seul regard tout son passé...

La jeune femme venait justement vers lui, les joues rosies par la danse et l'œil pétillant de gaieté.

— Alors, vous ne vous ennuyez pas trop ? lui demanda-t-elle.

— Votre père est très sympathique et cet endroit *is charming*, répondit Galligan.

Ce n'était pas du tout ce qu'il aurait voulu lui dire, mais il n'avait jamais été très adroit pour exprimer ses sentiments. Marianne restait là et semblait attendre quelque chose, mais les mots qui se bousculaient dans sa tête à lui ne parvenaient pas à trouver le chemin de ses lèvres.

Gauchement, Galligan lui dit :

— Votre robe est bien jolie...

— Merci, répondit simplement Marianne.

Puis lui prenant la main, elle lui dit : « Venez, je vais vous servir à boire. »

Galligan se laissa entraîner de bonne grâce, maudissant son manque d'expérience avec les femmes. Mais alors qu'ils se dirigeaient vers la cuisine, marchant un peu à l'écart des invités, Marianne trébucha sur une pierre et Galligan la rattrapa au vol, lui évitant de s'étaler de tout son long sur le sentier. Dans son geste, il avait ramené la jeune femme sur sa poitrine et l'y maintint serrée quelques instants. Leurs regards se croisèrent, et cédant à une impulsion plus forte que sa raison, Galligan l'embrassa.

— Je croyais que vous ne vous décideriez jamais, lui souffla doucement Marianne lorsqu'ils se séparèrent.

— Et moi, j'étais peur d'être refusé...

Comme pour le rassurer, la jeune femme lui mit les bras autour du cou et prit l'initiative du second baiser. Puis, se dégageant doucement, elle murmura :

— N'allions-nous pas boire quelque chose ?

Heureux, libérés de cette tension qui les empesait, ils repartirent en courant vers la cuisine. Le reste de la soirée se déroula comme dans un rêve. Galligan avait l'impression d'être enfin arrivé au port et sentait confusément que plus jamais il ne quitterait le sol français.

Lorsque enfin les derniers invités s'en retournèrent chez eux, Galligan aller retrouver le père de Marianne et lui demanda solennellement la main de sa fille. Il se montra particulièrement éloquent pour l'occasion, plaidant avec fougue sa candidature à titre de mari, même si les deux jeunes gens se connaissaient depuis à peine quelques heures.

M. Verger se montra ému, mais nullement surpris. Il les avait bien vus rester près l'un de l'autre toute la soirée, et l'ardeur des regards qu'ils échangeaient ne trompait personne. M. Verger savait jauger les hommes, et Galligan lui apparaissait comme une personne droite, franche, digne de confiance et à qui il confierait volontiers la vie de sa fille. Galligan l'ayant rassuré

sur le seul point qui aurait pu apporter une ombre au tableau – il n’emmènerait pas Marianne vivre dans sa lointaine Irlande –, ils passèrent le reste de la nuit à parler d’avenir.

Marianne et son mari s’installeraient dans la maison de M. Verger. Elle était bien assez grande pour réserver suffisamment d’intimité au jeune couple. Depuis un certain temps déjà, M. Verger songeait à la retraite et, avec Marianne et Galligan, la relève était assurée. Mais ce dernier ne mettait pas pour autant ses projets de négoce de côté. Il ferait affaire avec son frère, qui ne demanderait pas mieux que de diriger à lui seul la ferme d’élevage en Irlande. Galligan ne voulait même pas retourner chez lui pour régler les détails. Il était pressé de commencer sa nouvelle vie et de s’établir aux côtés de Marianne.



Les jours qui suivirent furent bien remplis. Le *Lady Belle* appareillant pour l’Irlande, Galligan chargea un messager d’apporter à son frère les papiers lui cédant sa part de l’élevage et les instructions pour entamer l’exportation de la laine. De plus, avec la première cargaison, Galligan lui demandait d’envoyer par un courrier sûr l’essentiel de ses biens et la petite fortune qu’il avait amassée au fil des ans.

La noce fut fixée pour la fin juillet. Entre-temps, Galligan logait au Faisan doré, où maître Léonard lui avait promis la chambre la plus agréable. Il semblait bien que toute la ville soit au courant du mariage de Marianne. Ni elle ni Galligan ne pouvaient faire un pas dans les rues sans être arrêtés par des personnes de leur connaissance. Marianne et son père étant très populaires dans ce quartier de la ville, les gens manifestaient ouvertement leur plaisir à l’annonce de la nouvelle. Les préparatifs allaient bon train et finalement le grand jour arriva.

Il faisait un soleil éclatant et un vent chaud balayait la place de l’Église. Marianne, radieuse dans sa robe blanche bordée de dentelle anglaise, montait les marches du parvis au bras de son

père. Toutes les personnes qu'elle connaissait et aimait étaient là, témoins de son immense bonheur. Galligan l'attendait près de la nef, portant avec fierté son habit neuf, taillé dans le plus beau tissu de la boutique de son futur beau-père, flanqué de maître Léonard, l'aubergiste, comme garçon d'honneur.

Ce fut une cérémonie simple et touchante, au terme de laquelle tous les invités se retrouvèrent chez les Verger-Galligan pour fêter jusqu'au lendemain matin. Lorsque Sean Galligan prit sa jeune femme dans ses bras pour l'emmener jusqu'à leur chambre, il pensa que jamais il n'aurait cru pouvoir être si heureux.

